

## **Nobles et religieux : l'intervention coloniale dans une rivalité ancienne (Iwellemedan Kel Deneg)**

Edmond BERNUS

*Edmond BERNUS, géographe, Directeur de Recherche à l'ORSTOM, poursuit depuis de nombreuses années des études sur les sociétés pastorales et les Touaregs en particulier. Il s'intéresse à l'histoire, à l'évolution des nomades et de l'élevage comme aux problèmes de l'exploitation des parcours et de la dégradation du couvert végétal. Docteur ès Lettres, il est l'auteur d'une thèse sur les « Touaregs nigériens ».*

L'organisation politique des Touaregs, maintes fois décrite, est fondée sur un modèle que l'on retrouve d'un bout à l'autre du Sahara : le pouvoir, matérialisé par un tambour de guerre, est détenu par un chef (*amenokal*) toujours choisi dans la même tribu noble de l'aristocratie. Ce modèle associe diverses strates d'une hiérarchie sociale qui va d'une aristocratie guerrière au monde servile en passant par des religieux, des guerriers tributaires et des artisans. A l'intérieur des groupes religieux, on distingue de nombreuses catégories dont la classification s'appuie sur des critères variés : les éléments serviles s'insèrent également dans une hiérarchie qui va des captifs de tente vivant encore auprès de leurs maîtres aux affranchis à titre individuel ou collectif.

Ce modèle, presque immuable dans sa forme, connaît cependant des variations dans l'importance relative des différentes strates sociales qui

composent chaque ensemble politique, chaque « confédération » comme on les a souvent appelées. Part grandissante des groupes serviles du nord vers le sud, du Sahara au Sahel ; majorité de tributaires (*imghad*) chez les Kel Ahaggar ou les Kel Fadey par exemple ; poids considérable des religieux, en nombre et en influence, chez les Iwellemmedan, alors qu'ils sont quasiment absents chez les Kel Fadey et les Kel Ferwan de l'Air.

### Le rôle des nobles et des religieux

Il est traditionnellement admis que le pouvoir politique, la conduite de la guerre reviennent à l'*amenokal* et que tout ce qui concerne les rezzous ou les batailles est du ressort des guerriers nobles (*imajeghan*) et de leurs vassaux tributaires. Par contre, la religion, conduite des prières collectives et enseignement, fabrication des talismans pour la protection des guerriers au cours des combats, jugements privés et publics basés sur la connaissance des lois coraniques, relèvent de la compétence des religieux appelés collectivement *inesleman*, « ceux de l'Islam ».

Le rôle des religieux varie cependant selon leur nombre, selon leur proportion dans l'ensemble de la « confédération ». Chez les Iwellemmedan Kel Denneg le nombre des religieux est considérable : « il atteint 46% de la population totale si on y inclut les captifs et les forgerons (contre 12% pour les *imajeghan*) et 25% si l'on ne compte pas leurs "serviteurs" et leurs artisans (contre 1% chez les *imajeghan*) » (Bernus, 1981 : 35 & 1990 : 36). Étant donné que la « confédération » des Iwellemmedan Kel Denneg compte environ 120 000 personnes, on prend conscience de l'importance quantitative du phénomène religieux.

Chez les Kel Denneg le terme d'*inesleman* recouvre plusieurs groupes de « tribus » religieuses portant un nom collectif commun : chacun d'eux se distingue des autres selon sa date d'arrivée dans la région, selon le rôle qu'il a acquis ou l'image qui lui est attachée. Dans son « Histoire des Kel Denneg », Alojaly (1975) a fait précéder ses chroniques – histoire épique où alternent prose et poèmes – d'un tableau dans lequel il cherche à « établir la hiérarchie des différentes tribus de l'Azawagh » : son classement complexe, subjectif (l'auteur appartient aux religieux), voire partial en raison des critères invoqués (lettrés, guerriers, couleur de peau etc.), en dénombre cent (cf. Bernus, 1990 : 36-39).

Les tribus religieuses possèdent une originalité propre : certaines usent d'un parler spécial (*tagdalt*, *shin-sar*, etc.) (1). Elles sont divisées en plu-

(1) *Tagdalt* est le parler des Igdalan, langue proto-songhay, avec de nombreux apports lexicaux touaregs, qu'ils partagent avec les Iberogan, leurs dépendants (*taberogt* pour ces derniers). *Shin-sar* est le parler des Ayt Awari et des Kel Eghlal Enniger.

sieurs ensembles que nous donnerons dans l'ordre hiérarchique proposé. Le premier cité, celui des *Iberkoreyan* (2), s'inscrit juste après celui des nobles-guerriers et comprend trois sous-groupes comportant chacun de nombreuses tribus : *Kel Eghlal*, *Ayttawari*, *Essherifan*. Le second, celui des *Imazwaghan* (3) comprend deux sous-groupes, *Ijawanjawaten*, *Izawiten*, eux aussi regroupant chacun de nombreuses tribus. Les autres groupes religieux ont un rôle plus effacé, en raison de leur tradition pacifique pour les Igdalan qui ne portent pas les armes et les Ikadammatan, vendeurs itinérants de talismans, ou de leur petit nombre comme les Kel Essuk.

L'histoire des Kel Denneg est marquée par l'arrivée, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle d'un noble, Attaferich, des Kel Nan qui entraîne à sa suite des tribus *imajeghan* dissidentes des Kel Ataram de Ménaka, et aussi les tribus religieuses *imazwaghan* (*Izawiten* et *Ijawanjawaten*). Ils trouvèrent la région occupée par des religieux, Igdalan et surtout Iberkoreyan, venus de l'Aïr, fondateurs de la ville d'In Teduq et dont les deux premiers chefs précédèrent Attaferich et ses successeurs Kel Nan. Par la suite, un religieux des Iberkoreyan, El-Gelani, entre 1807 et 1816, s'empara de l'autorité aux dépens des *imajeghan* réduits à merci et cumula pendant cette période les pouvoirs religieux et politiques. Sans entrer dans la lutte d'influence qui oppose ces deux groupes – contestation de la liste des *amenokal*(s), de la qualité de guerriers que s'attribuent les Iberkoreyan – cette rivalité permet de percevoir l'émergence de deux pouvoirs : celui des nobles, qu'incarne l'*amenokal* choisi parmi les Kel Nan et celui des religieux, qu'incarne l'*imam*, choisi parmi les Kel Eghlal (Bernus, 1990 : 31-47).

### La mise à mort des guerriers

Chez les Iwellemedan Kel Denneg, l'onde de choc de l'arrivée des colonnes françaises se répartit en deux secousses successives, celle de la pénétration (1899-1901) puis celle de la révolte (1917), séparées par un long intermède où les guerriers touaregs plièrent mais ne furent pas brisés.

Les *imajeghan* refusèrent le contact avec les militaires français. Le Lieutenant Figeac, au début de 1901, effectue des reconnaissances successives dans toutes les directions, à partir du poste de Tahoua qu'il a créé en décembre 1900, pour s'opposer aux rezzous touaregs sur les villages (Barmou, In Safari etc.). L'*amenokal*, Mohammed ag El Kumati, reste

(2) *Iberkoreyan* (sing. *aberkorey*), vient du songhay *boro kworey*, « homme blanc ».

(3) *Imazwaghan* (sing. *amazwagh*), « les rouges ».

confiné dans les parcours septentrionaux et ne reçoit pas plus les autorités militaires qu'il ne se rend à leurs invitations.

Pendant ce temps, les tribus religieuses avec les Kel Eghlal et à leur tête l'*imam* Abdul Karim acceptent le contact, puis la soumission en février 1901 : ce dernier sert aussi d'intermédiaire entre le Lieutenant Figeac et l'*amenokal*. La nature bicéphale du pouvoir, politique et guerrier d'une part, juridique et religieux de l'autre, n'a pas échappé aux conquérants qui soutiennent les plus coopérants contre les plus belliqueux et les plus hostiles. Les tensions internes d'une société sont exploitées.

Finalement, sans qu'il y ait d'affrontements décisifs, une convention est signée, ainsi qu'un acte de soumission en décembre 1901. Aucun des textes n'est signé par Mohammed ag El Kumati, l'*amenokal*, mais par Badiden son forgeron : on sait que certains forgerons appelés *inesdafan* sont souvent les hommes de confiance, les majordomes et, dans les grandes occasions, les ambassadeurs des chefs. Mohammed ag El Kumati mourut à Afukada (4), près d'In Gall, en 1903 (5), sans avoir jamais rencontré les autorités françaises. Il réussit à leur accorder une apparente soumission, en évitant toute confrontation brutale, car il savait la supériorité des armes à feu sur ses épées et ses lances. Dans les « actes de soumission » qu'exigent les autorités militaires sont inscrites l'obligation de payer un impôt annuel en animaux au capitaine de Tahoua et celle d'assurer avec les chameaux le transport des « caisses des Français ». Autrement dit, le chef suprême doit payer au nom de l'ensemble de la confédération des redevances qui sont la reconnaissance du transfert de sa suzeraineté aux autorités nouvelles. Mais que valent de tels engagements lorsqu'on n'a pas été vaincu les armes à la main ? C'est un délai qui préserve l'avenir. (Urvoy, 1933 : 82-83 ; Marty, 1975 : 65-84 ; Bernus, 1990 : 158-160).

La mort de l'*amenokal* Mohammed ag El Kumati ouvrait une succession difficile qui mettait en présence deux candidats : Ekhezi ag Ennefrawi et Ismaghil ag Lasu. La préférence de la plupart des *imajeghan*, celle affichée de l'*amenokal* décédé, comme celle des grands marabouts avec à leur tête l'*imam* des Kel Eghlal, Abdul Karim, se porte sur Ekhezi : il est investi lors d'un *ameni* (réunion pour élire le successeur), sans en référer aux autorités militaires. Une réunion a lieu en novembre 1903 en présence du Lieutenant-Colonel Noël de passage à Tahoua devant tous les notables concernés. Il semble que les Français aient marqué une préférence pour Ismaghil : mais devant l'avis unanime des *imajeghan* et après avoir consulté l'*imam* des Kel Eghlal, Ekhezi est reconnu comme

(4) La tombe de Mohammed ag Elkumati se trouve au lieu-dit Wan-Taghazamt, « celui de la maison », à l'ouest d'Afukada. Les pierres tombales de grande taille donnent l'illusion d'une construction, d'où le toponyme.

(5) La mort de Mohammed ag El Kumati a eu lieu vraisemblablement en 1903, bien que Nicolas (1950 : 79-84) et Alawjeli (1975 : 143-144) parlent de 1905. Marty (1975 : 95) montre la difficulté de ce décalage entre le décès et la fin du règne.

*amenokal*, mais l'héritage des biens est donné à Ismaghil. Ekhezi refuse ce partage et dit : « Moi, je n'ai pas besoin de ce cuir (le tambour du pouvoir), je ne veux que les chamelles. » Le commandant prit le tambour et le donna à Ismaghil... (Alawjeli, 1975 : 144). Ismaghil reçoit ainsi non seulement l'héritage mais la chefferie. Ekhezi, dès lors, mène de nombreux rezzous contre Ismaghil et s'oppose aux autorités françaises et ne fait sa soumission que plus tard à Agadez. Cette intervention, qui remet en cause une nomination déjà acquise, donne déjà à un notable, Ekhezi, l'auréole d'un résistant et consacre en même temps le poids du pouvoir colonial.

C'est ensuite la révolte qui embrase tout le monde touareg et dans laquelle, en janvier 1917 les Kel Denneg se rangent après un acte délibéré de provocation. Ils tuent et brûlent le corps d'un messager envoyé par les Français : parmi les auteurs de ce meurtre se trouve le nouvel *amenokal* Elkhorer (6) qui prend alors la direction de l'Air.

Début février 1917, la colonne Berger a quitté Ménaka ; elle est rejointe en cours de route par un peloton venu de Tahoua et gagne In Gall au début de mars. Le commandant Berger refoule vers le sud les Touaregs de l'Azawagh avec leur bétail, pour les isoler de Kaosen et leur faire regagner leurs pâturages de saison sèche ; il obtient la soumission de Shafiru ag Abdul Karim et de Khamed Elmumin, les plus grands marabouts des Kel Eghlal. Ceux-ci, sur la route du sud, croisent la colonne du capitaine Sadoux partie de Tahoua pour réduire les dissidents et signalent que la majorité des *imajeghan* est concentrée à Tanout de la Tadarast (nord-est d'Abalak) (Nicolas, 1950 : 92-93). Dans des circonstances encore mal éclaircies, le Capitaine Sadoux massacre à Tanout la fine fleur des guerriers Kel Denneg qu'il a rassemblés dans un enclos (207 exécutés selon le Capitaine Sadoux).

### Diviser pour régner

La révolte vaincue, les autorités coloniales trouvèrent une population appauvrie, avec des troupes décimés par la répression, par les réquisitions et par la sécheresse de 1914-1915 qui fit périr de nombreux animaux par manque de fourrage. Les guerriers avaient été massacrés et certaines tribus d'*imajeghan* étaient réduites à quelques unités tels les Aqqeren ou les Kel Azar. Par crainte d'une nouvelle révolte, l'*ettebel* des Kel Denneg,

---

(6) Nicolas (1950 : 92) raconte que l'émissaire des Français, un akli nommé Amajallad a été décapité et brûlé par deux jeunes *imajeghan*, en l'absence de l'*amenokal*, pour le mettre devant un fait accompli irréparable. Une autre tradition (Brock, 1990 : 51) rapporte que ce sont Elkhorer, l'*amenokal*, et Eddiwan, un notable, qui ont provoqué le meurtre.

le tambour de guerre des Kel Nan, fut supprimé et la chefferie fut divisée en « groupes » sur le modèle des « cantons » sédentaires. Dès 1918, on assista à une complète réorganisation administrative des Iwellemedan Kel Deneg.

Les nouveaux « groupes » mis en place sont des unités administratives autonomes. Il n'existe plus de chef suprême, plus d'*amenokal*, mais des chefs de « groupes » : les six premiers sont créés autour de cinq tribus d'*imajeghan*, autour d'une tribu religieuse et autour des tribus arabes. Les *imajeghan* forment le premier (Irreulen), le troisième (Kel Nan et Tiggirmat), le quatrième (Ikherkheren), et le cinquième groupe (Tellemidez), les religieux le second (Kel Eghlal) et les Arabes le sixième. Sont affranchis des liens de dépendance passés : d'un côté des religieux pris parmi les Iberkoreyan qui ont contesté parfois le pouvoir des nobles, et parmi eux la tribu des Kel Eghlal dans laquelle est choisi l'*imam*, de l'autre des tribus arabes arrivées récemment dans l'Azawagh.

Dans les années suivantes (en fait cela durera jusqu'à l'indépendance), les autorités coloniales jouèrent sur les rivalités, les tensions récurrentes entre nobles et religieux s'exaspérant après qu'une brèche ait été ouverte. Certains *imajeghan* tentèrent de reprendre leur autorité sur des dépendants qui se dérobaient et permirent ainsi à l'administration d'intervenir : celle-ci jouera sur le redécoupage des groupes, chaque fois qu'elle veut punir un chef qui s'oppose à elle. Les exemples que nous allons donner montrent la continuité d'une politique de démembrement qui porte en elle une contagion difficile à contrôler.

Les religieux seront constamment les bénéficiaires de ce jeu d'émiettement du pouvoir, jusqu'à ce que, à une occasion au moins, il se retourne contre eux. En 1918, les suzerains Ikherkheren (4<sup>e</sup> Groupe) s'étant saisis de chamelles de leurs dépendants religieux Igdalan, ces derniers leur sont retirés et incorporés au Troisième Groupe commandé par les Kel Nan et les Tiggirmat. En 1921, les Igdalan leur sont retirés et avec les Isherifan et les Iberogan constituent le nouveau Septième Groupe, nouvelle chefferie religieuse.

Vers 1945, les Aït Awari sont retirés au Deuxième Groupe pour former le nouveau Huitième Groupe. Le démembrement se fait donc aussi aux dépens de la tribu religieuse majeure dans laquelle l'*imam* est choisi. Les Kel Eghlal, appartenant aux Iberkoreyan contestataires du pouvoir des *imajeghan*, constitués en groupe autonome dès 1918, sont jugés sévèrement par le Gouverneur Toby : « il convient, dit-il en 1944, loin de consolider ces hégémonies artificielles et néfastes de les combattre de l'intérieur en favorisant le développement de chefferies autonomes du groupe, telle que celle, si riche et si vivante, des Aït Awari. » On détruit ce que l'on a créé de toutes pièces.

Ce processus continua et dans la lutte de l'administration contre les chefs qui s'opposent à l'ouverture d'écoles, cette menace fut toujours

avancée. En 1945, devant la résistance du chef du Troisième Groupe à la création d'une école, l'administration songea un moment à créer un Neuvième Groupe avec les religieux Ijawanjawaten. Le processus de démembrement avait acquis sa propre dynamique et les Ijawanjawaten tentèrent de demander au Gouvernement, à Niamey, la création de ce Groupe, envisagée par les autorités locales, mais non réalisée. N'ayant pas obtenu satisfaction, ils renouvelèrent leur tentative après l'Indépendance.

Ces exemples suffisent à démontrer le désir de l'autorité coloniale d'établir une chefferie docile par un jeu de punitions et de récompenses. Le chef désormais est exclusivement responsable du maintien de l'ordre, chargé d'exécuter les décisions administratives et de recueillir l'impôt. En 1930, dans un rapport sur le commandement indigène, l'Administrateur de Loppinot écrit : « Pour conquérir le pays, nous nous servons des chefs héréditaires, après les avoir battus, achetés ou dressés les uns contre les autres. Au début, nous avons fermé les yeux sur leur procédé d'administration, car nous avons besoin d'eux. Puis notre pouvoir se consolidant, nous les invitâmes, timidement d'abord, ensuite à l'aide d'arguments décisifs (tribunaux et révocations) à se transformer de Mandrin en saint François d'Assise. »

## Bibliographie

- ALAWJELI (G.), 1975, *Histoire des Kel Denneg*, Copenhagen, Akademisk Forlag.
- BERNUS (E.), 1970, « Récits historiques de l'Azawagh. Traditions des Iullemmenden Kel Dinnik », Dakar, *Bulletin de l'IFAN*, XXXII, série B (2) : 434-485.
- BERNUS (E.), 1976, « L'évolution des relations de dépendance depuis l'époque précoloniale jusqu'à nos jours chez les Iullemmenden Kel Dinnik », Aix-en-Provence, *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 22 : 85-99.
- BERNUS (E.), 1989, « Attawari », in *Encyclopédie berbère*, Aix-en-Provence, Edisud, VII, A 313 : 69-71.
- BERNUS (E.), 1990, « Histoires parallèles et croisées : Nobles et religieux chez les Touaregs kel Denneg ». Paris, *L'Homme*, 115, XXX (3) : 31-47.
- BROCK (L.), 1990, « Histoire, tradition orale et résistance : la révolte de 1917 chez les Kel Denneg », in Touaregs, exil et résistance, Aix-en-Provence, *Revue du Monde musulman et de la Méditerranée*, 57 (3) : 49-75.
- LOPPINOT (de), 1930, « Rapport sur le commandement indigène », Cercle de Tahoua, Archives Niamey.
- MARTY (A.), 1975, *Histoire de l'Azawagh nigérien de 1899 à 1911*, Mémoire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

NICOLAS (F.), 1950, *Tamesna : Les Ioullemmeden de l'Est ou Touareg « Kel Dinnik »*, Paris, Imprimerie Nationale.

TOBY (Gouv.), 1944, « Lettre à Mr le Commandant le cercle de Tahoua », Archives Niamey.

URVOY (Y.), 1933, « Histoire des Oulliminden de l'Est », *Bull. Com. Et. Hist. et Scient. A.O.F.* XVI, n° 1, janvier-mars, 66 p.

---

Edmond Bernus  
Pierre Boilley

Jean Clauzel  
Jean-Louis Triaud

# Nomades et commandants

Administration et sociétés nomades  
dans l'ancienne A.O.F.



**Edmond Bernus  
Pierre Boilley**

**Jean Clauzel  
Jean-Louis Triaud**

# **Nomades et commandants**

**Administration et sociétés nomades  
dans l'ancienne A.O.F.**

**Éditions KARTHALA  
22-24, boulevard Arago  
75013 PARIS**

Collection « Hommes et Sociétés »

*Conseil scientifique* : Jean-François BAYART (CERI-CNRS),  
Jean-Pierre CHRÉTIEN (CRA-CNRS), Jean COPANS (EHESS),  
Georges COURADE (MSA, ORSTOM),  
Henry TOURNEUX (LACITO-CNRS, ORSTOM).

Couverture : *L'aménokal* Attaher ag Illi, en conversation avec un officier français dans l'Adrar des Ifoghas (ancien Soudan français).

Photo : Durand-Gasselin/Musée de l'homme.

© Éditions KARTHALA, 1993  
ISBN : 2-86537-420-3